



Nathaniel Hawthorne
Les Mousses
d'un vieux presbytère

Nathaniel Hawthorne

LES MOUSSES

D'UN VIEUX PRESBYTÈRE

suivi de

Herman Melville

HAWTHORNE ET SES MOUSSES

*Traductions de Christian Garcin,
Thierry Gillybœuf et Pierre Leyris*

PARIS

LES BELLES LETTRES

2023

Les trois nouvelles intitulées « Le jeune maître Brown », « Monsieur du Miroir » et « L'Enterrement de Roger Malvin » ont été reprises dans la traduction de Pierre Leyris, in Nathaniel Hawthorne, *Monsieur du miroir*, © éditions Corti, 1992.

Le texte d'Herman Melville, intitulé « Hawthorne et ses mousses » a été repris dans la traduction de Pierre Leyris, in Herman Melville, *D'où viens-tu, Hawthorne ?* suivi de *Hawthorne et ses mousses*, © éditions Gallimard, 1986.

www.lesbelleslettres.com

Retrouvez Les Belles Lettres sur Facebook et Twitter.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© 2023, Société d'édition Les Belles Lettres
95 boulevard Raspail, 75006 Paris

ISBN : 978-2-251-45473-3

LE VIEUX PRESBYTÈRE¹

Où l'auteur fait les honneurs de sa demeure au lecteur

Entre deux grands montants de pierre grossièrement taillée (le portail s'étant lui-même descellé à une époque inconnue), nous apercevons la façade grise du vieux presbytère, au bout d'une avenue de frênes noirs. Une année s'était écoulée depuis que le cortège funéraire du vénérable pasteur, son dernier habitant, avait franchi ces portes pour se diriger vers le cimetière du village. Le chemin menant jusqu'à la porte, ainsi que la large allée, était presque entièrement recouvert d'une herbe délicate dont se repaissaient deux ou trois vaches errantes et un vieux cheval blanc qui broutait en bord de route pour trouver sa pitance. Les ombres chatoyantes qui s'étiraient, à moitié endormies, entre la porte de la maison et la route formaient une sorte d'atmosphère médiumnique grâce à laquelle l'édifice n'avait plus tout à fait l'air d'appartenir au monde matériel. Certes, il avait peu de choses en commun avec ces demeures ordinaires qui se dressent si près de la route que chaque passant peut passer la tête, pour ainsi dire, dans le cercle domestique. À travers ces paisibles fenêtres, les silhouettes des voyageurs paraissaient trop pâles et trop lointaines pour troubler l'idée d'intimité. Cette retraite, à la fois isolée et accessible, constituait l'endroit rêvé pour être la résidence d'un pasteur – un homme qui n'était pas coupé de la vie humaine mais enveloppé, en son sein, dans un voile entrelacé de ténèbres et de lumière. Il était digne de figurer parmi ces presbytères séculaires d'Angleterre dans lesquels, au fil des générations, se sont succédé, de leur jeune âge à leur grand âge, de pieux occupants ayant chacun légué un héritage sacré qui imprègne la maison et la nimbe de son atmosphère.

1. « The Old Manse » fut publié en 1846 dans la première édition des *Mosses from an Old Manse*.

En vérité, le Vieux Presbytère¹ n'avait jamais été profané par un occupant laïc jusqu'à ce mémorable après-midi d'été où j'y suis entré pour m'y établir. Un prêtre l'avait construit ; un prêtre lui avait succédé ; d'autres hommes d'Église y avaient habité de temps à autre ; des enfants nés entre ses murs avaient grandi et embrassé une carrière ecclésiastique. C'était impressionnant de songer au nombre de sermons qui avaient dû être écrits entre ces murs. Le dernier habitant à lui seul – dont la translation au ciel a laissé la demeure vide – avait rédigé près de trois cents discours, outre tous ceux, les meilleurs sinon les plus grands, qui avaient jailli vivants de ses lèvres. Nul doute qu'il a bien souvent arpenté l'allée, accordant ses méditations aux soupirs, aux doux murmures et aux carillons sourds et solennels du vent dans les hautes frondaisons des arbres ! Dans cette multitude de sons naturels, il trouvait quelque chose qui s'accordait à chaque passage de son sermon, que cela aille dans le sens de la douceur ou de la peur sacrée. Les branches qui faisaient de l'ombre au-dessus de ma tête semblaient aussi lourdes de pensées solennelles que de feuilles bruissantes. J'ai eu honte d'avoir été si longtemps l'auteur d'histoires oiseuses, et j'ai caressé l'espoir que la sagesse descendrait sur moi comme les feuilles mortes dans l'allée, et que j'exhumerais un trésor intellectuel dans le Vieux Presbytère qui vaudrait tous ces magots longtemps cachés que les gens recherchent dans les maisons couvertes de mousse. De profonds traités de moralité ; les points de vue d'amateur, et par conséquent dépourvus de tout préjugé, d'un laïc sur la religion ; des histoires (telles qu'aurait pu en écrire Bancroft² s'il avait élu domicile ici, comme il l'avait envisagé par le passé) riches en images, brillant sur d'insondables pensées philosophiques : telles étaient les œuvres qui auraient parfaitement pu sortir d'une telle retraite. Humblement, je décidai à tout le moins d'écrire un roman qui fût porteur d'un profond enseignement et possédât assez de substance physique pour être autonome.

Afin de poursuivre mon objectif et comme s'il s'agissait d'empêcher de trouver un prétexte quelconque de ne pas le mener à son terme, il y avait à l'arrière de la maison le plus charmant petit cabinet studieux à jamais avoir offert sa douillette solitude à un érudit. C'était là

1. L'Old Manse est une demeure historique de la ville de Concord, dans le Massachusetts. Elle avait été construite en 1765 pour le Révérend William Emerson (1769-1811), grand-père du chef de file du transcendantalisme, Ralph Waldo Emerson (1803-1882), qui y vécut lui-même un temps. Après la mort du Révérend Emerson, sa veuve avait épousé en secondes noces le Révérend Ezra Ripley (1751-1841), qui y vécut jusqu'à sa mort. En 1842, jeunes mariés, Nathaniel et Sophia Hawthorne avait loué l'Old Manse pour 100 dollars par an. C'est là qu'il rédigea et publia un certain nombre des contes réunis dans ce volume. Le couple déménagea à Salem trois ans plus tard.

2. George Bancroft (1800-1891), auteur d'une *History of the United States* en six volumes.

qu'Emerson avait écrit *Nature*¹, car il habitait alors le Presbytère et avait l'habitude d'aller observer l'aube assyrienne, le coucher de soleil et le lever de lune paphiens² du sommet de notre colline à l'est. Quand je vis la pièce pour la première fois, ses murs étaient noircis par la fumée d'innombrables années, et les sombres portraits gravés des pasteurs puritains qui y étaient suspendus les rendaient encore plus noirs. Ces grands hommes ressemblaient curieusement à de mauvais anges, ou du moins à des hommes qui avaient livré un combat si âpre et acharné contre le Démon qu'un peu de sa fuligineuse férocité avait déteint sur leurs visages. Tout cela avait disparu à présent ; une joyeuse couche de peinture et du papier peint doré éclairaient la petite pièce, tandis que l'ombre d'un saule qui ondoyait au-dessus des larmiers en surplomb tamisait le gai soleil à l'ouest. À la place des sinistres portraits, il y avait la douce et belle tête de l'une des Madones de Raphaël et deux charmants petits tableaux représentant le lac de Côme. Les seules autres ornements étaient un vase violet rempli de fleurs, toujours fraîches, et un autre de bronze contenant d'élégantes fougères. Mes livres (peu nombreux, et sans grande valeur, car il s'agissait principalement de volumes abandonnés que la chance avait mis sur mon chemin) étaient bien rangés dans la pièce, et rarement dérangés.

Le bureau avait trois fenêtres, avec de petits carreaux à l'ancienne, toutes fêlées. Les deux sur le côté ouest donnaient, ou plutôt scrutaient à travers les branches du saule jusque dans le verger, en laissant apercevoir la rivière à travers les arbres. La troisième, donnant au nord, offrait une vue dégagée sur la rivière, à un endroit où ses eaux, sombres jusque-là, brillaient sous les lumières de l'Histoire. C'est à cette fenêtre que le pasteur qui habitait alors dans le Presbytère restait pour observer le début d'une longue lutte mortelle entre deux nations ; il vit l'armée irrégulière de ses paroissiens de l'autre côté de la rivière, et les rangs étincelants des Anglais sur l'autre berge³. Au comble de l'inquiétude, il attendit qu'éclate le bruit des mousquets. Cela se produisit, et il suffit d'une légère bise pour dissiper la fumée des combats autour de cette paisible demeure.

Peut-être que le lecteur, que je ne puis m'empêcher de considérer comme mon hôte dans le Vieux Presbytère, ayant droit, à ce titre, de voir ce qui mérite de l'être – peut-être choisira-t-il de voir de plus près cet endroit mémorable. Nous nous trouvons à présent au bord de la

1. *Nature* (1836), essai de Ralph Waldo Emerson, qui vécut dans le presbytère de 1834 à 1835.

2. De Paphos, ville chypriote. Hawthorne paraphrase ici un passage du chapitre 2 de *Nature* d'Emerson : « L'aube est mon Assyrie : le lever et le coucher de lune mon Paphos. »

3. Allusion à la bataille de Concord, le 19 avril 1775, prémices de la guerre d'indépendance américaine, opposant les milices patriotes de villageois à l'armée anglaise.

rivière. Elle porte bien son nom de Concord River¹ : la rivière de la paix et de la tranquillité, car c'est certainement le cours d'eau le plus paisible et le plus léthargique à avoir flâné imperceptiblement vers l'éternité, la mer. Pour tout dire, j'ai vécu trois semaines à côté d'elle sans réussir à déterminer clairement dans quel sens allait le courant. Elle n'a jamais un aspect vivace, sauf quand une brise du nord-ouest vient agiter sa surface par une journée ensoleillée. En raison de sa nature d'une incurable indolence, la rivière est tout bonnement incapable de devenir l'esclave de l'ingéniosité humaine, comme c'est le sort de tant de torrents libres et sauvages de montagne. Alors que toute chose se voit contrainte d'œuvrer à quelque fin utile, elle mène sa vie oisive et alanguie en toute paresseuse liberté, sans faire tourner le moindre rouet ni même offrir suffisamment d'énergie hydraulique pour moudre le maïs qui pousse sur ses berges. La torpeur de son courant ne permet dans aucun de ses méandres la formation d'un rivage de galets polis et brillants, ni même une étroite bande de sable chatoyant. Elle coule somnolente entre de vastes prairies, accompagne les hautes herbes des prés, et baigne les branches en surplomb des buissons de sureaux et des saules, ou bien les racines des ormes, des frênes, et les bosquets d'érables. Joncs et roseaux poussent le long de ses rives qui clapotent ; le nénuphar jaune déploie ses larges feuilles plates sur le bord, et le nymphéa parfumé abonde, choisissant généralement un endroit suffisamment éloigné de la rive pour éviter d'être cueilli, sauf à courir le risque de tomber à l'eau.

C'est merveilleux de voir d'où cette fleur tire sa beauté et son arôme, jaillissant de la boue noire sur laquelle dort la rivière et où se tapissent l'anguille visqueuse, la grenouille tachetée et la tortue de vase² que les eaux qui coulent en permanence sur elles ne parviennent pas à nettoyer. C'est exactement dans la même boue noire que le nymphéa puise sa vie obscène et son odeur répugnante. Il en est de même dans le monde, où certaines personnes n'assimilent que ce qui est laid et mauvais des circonstances morales qui chez d'autres produisent de bons et de beaux résultats – le parfum des fleurs célestes – dans leur vie quotidienne.

D'après mon témoignage, le lecteur ne doit pas éprouver un quelconque dégoût à l'égard de notre rivière indolente. À la lumière d'un coucher de soleil calme et doré, elle est d'une beauté que les mots ne sauraient décrire ; d'autant plus belle que sa quiétude s'accorde si bien avec l'heure, quand le vent, après avoir fulminé toute la journée, se tait généralement pour se reposer. Chaque arbre, chaque pierre et chaque brin d'herbe y sont parfaitement reproduits et, bien que

1. La Concord River est une rivière de 26 kilomètres de long, traversant la ville de Concord, et affluent du fleuve Merrimack.

2. Autre nom du kinosterne, tortue carnivore d'eau douce.

disgracieux dans la réalité, leur reflet lui confère une beauté idéale. Les choses les plus insignifiantes sur Terre et l'immensité du firmament sont pareillement représentées sans effort et avec un même bonheur. Le ciel tout entier rougeoit à nos pieds ; les riches nuées flottent sur le fond impassible de la rivière, comme des pensées célestes dans un cœur paisible. Par conséquent, nous n'irons pas diffamer notre rivière en la taxant de grossière et d'impure alors qu'elle peut se glorifier d'une image si précise des cieux qui couvent au-dessus d'elle, ou si nous nous souvenons de sa couleur fauve et de son lit limoneux, voyons-y le symbole que la plus terre à terre des âmes humaines possède une capacité spirituelle infinie et qu'elle abrite en son tréfonds le meilleur des mondes. Mais en fait, on peut tirer la même leçon de la première flaque de boue venue dans les rues d'une ville, et puisqu'elle nous est enseignée partout, c'est qu'elle doit être vraie.

Venez avec moi, nous avons emprunté un chemin quelque peu détourné dans notre balade jusqu'au champ de bataille. Nous voici arrivés à l'endroit où le vieux pont enjambe la rivière, dont la possession fut l'enjeu immédiat du conflit. De ce côté-ci de la rivière poussent deux ou trois ormes, projetant une large ombre circulaire, mais qui ont dû être plantés au cours des soixante-dix ans¹ qui se sont écoulés depuis la bataille. Sur l'autre rive, surplombée par un massif de sureaux, nous discernons la culée de pierre du pont. En regardant dans la rivière, j'ai découvert une fois de lourdes pièces de madriers, entièrement vertes à cause de la mousse qui a poussé depuis un demi-siècle, car durant tout ce temps, le bruit des chevaux et des pas humains avait cessé sur cette vieille route. La rivière a ici une largeur d'environ vingt mouvements de brasse, ce qui n'était pas suffisant quand les balles sifflaient. Les anciens qui vivent dans les parages désigneront les endroits exacts sur la berge occidentale où nos concitoyens sont tombés et sont morts, et où, sur ce côté de la rivière, un obélisque de granite² a jailli du sol, qui a été fertilisé par le sang britannique. Le monument, qui fait un peu moins de huit mètres de haut, est de ceux que les habitants d'un village érigent pour illustrer un sujet d'intérêt local plutôt que pour commémorer une date de l'histoire nationale. Mais ce célèbre exploit a été accompli par les anciens du village, et leurs descendants peuvent à bon droit réclamer le privilège de construire ce monument à leur mémoire.

On peut voir un témoignage plus humble du combat, quoique plus intéressant que l'obélisque de granite, juste à côté du mur de pierre qui

1. La formule locutoire utilisée par Hawthorne, passée dans le langage courant, « threescore years and ten », soit littéralement « trois fois vingt ans plus dix », renvoie à Ps 90, 10 : « Les jours de nos années s'élèvent à soixante-dix ans. » – « The Old Manse » a été écrit en 1846, soit soixante-dix ans après la bataille de Concord.

2. Le 4 juillet 1837, un obélisque de granite de 7,6 mètres de haut, le Battle Monument, fut érigé à quelques centaines de mètres du site du North Bridge où avaient éclaté les combats soixante ans plus tôt. Le « Concord Hymn » d'Emerson fut chanté pendant la cérémonie.

sépare le terrain de bataille de l'enceinte du presbytère. C'est la tombe, marquée par un petit morceau de pierre couvert de mousse à la tête et par un autre aux pieds, de deux soldats britanniques qui furent tués dans l'escarmouche et qui reposent depuis paisiblement là où Zechariah Brown et Thomas Davies les ont enterrés¹. La guerre s'acheva bientôt pour eux, après une marche de nuit épuisante au départ de Boston, une salve bruyante de mousqueterie de l'autre côté de la rivière, et toutes ces années de repos. Dans le long cortège d'invasisseurs tués qui passèrent des champs de bataille de la Révolution² à l'éternité, ces deux soldats anonymes montraient la voie.

Lowell³, le poète, alors que nous nous trouvions une fois devant cette tombe, me rapporta une tradition au sujet de l'un des habitants ci-dessous. L'histoire a quelque chose d'extrêmement impressionnant, bien que l'on ne puisse tout à fait concilier les circonstances avec la vraisemblance. Un jeune homme au service du pasteur était en train de couper du bois, ce matin d'avril, à l'arrière du Presbytère, et quand le bruit de la bataille éclata d'un bout à l'autre du pont, il se précipita à travers champs pour voir ce qui se passait. Il est assez étrange, entre parenthèses, que ce garçon ait été si diligemment à l'ouvrage quand les activités quotidiennes de toute la population de la ville et de la campagne avaient été interrompues par l'avancée des troupes britanniques. Quoi qu'il en soit, la tradition rapporte que le garçon abandonna sa tâche et se rua vers le champ de bataille en ayant encore la hache à la main. À ce moment-là, les Britanniques avaient battu en retraite, les Américains étaient à leurs trousses, et la récente scène du combat était donc désertée par les deux partis. Deux soldats gisaient au sol : l'un était un cadavre, mais quand le jeune habitant de Nouvelle-Angleterre s'approcha, l'autre Anglais se redressa péniblement sur les mains et les genoux et le regarda dans les yeux avec effroi. Le garçon, répondant sans doute à un élan nerveux, sans réfléchir, sans préméditation, et trahissant une nature sensible et impressionnable plutôt qu'endurcie, leva sa hache et asséna au soldat blessé un terrible coup fatal sur la tête.

J'en viendrais à vouloir que l'on rouvre la tombe, car j'aimerais bien savoir si l'un des deux squelettes de soldats porte la marque de la hache sur le crâne. L'histoire m'est parvenue comme étant la vérité. Souvent, en guise d'exercice intellectuel et moral, j'ai cherché à suivre

1. À la suite de la bataille d'Old North Bridge, les Britanniques affirmèrent qu'un de leurs deux soldats tués près du pont avait été scalpé et que ses oreilles avaient été coupées. Lorsqu'ils furent interrogés, Zechariah Brown et Thomas Davis affirmèrent qu'ils avaient brûlé les corps de deux soldats britanniques près du pont, mais qu'aucun d'eux n'avait été mutilé.

2. La Révolution américaine qui conduisit à l'indépendance des États-Unis, le 4 juillet 1776.

3. James Russell Lowell (1819-1891), poète, diplomate et abolitionniste américain.

la trace de ce pauvre jeune homme dans les années qui ont suivi et à imaginer combien son âme fut tourmentée par la tache de sang, avant que la longue coutume de la guerre ait ôté à la vie humaine son caractère sacré et alors que tuer un frère humain semblait encore relever du crime. Ce détail a été plus fructueux pour moi que tout ce que l'histoire nous dit du combat.

De nombreux étrangers viennent l'été voir le champ de bataille. Pour ma part, je n'ai jamais constaté que mon imagination ait été vraiment stimulée par telle ou telle scène historique célèbre, et les bords placides de la rivière n'auraient rien perdu de leur charme pour moi si des hommes ne s'y étaient pas battus et n'y étaient pas morts. Il y a davantage d'intérêt dans la bande de terre, qui fait peut-être une centaine de mètres de large, située entre le champ de bataille et la façade nord de notre Vieux Presbytère, avec son allée et son verger contigus. Ici, à une époque inconnue, avant que l'homme blanc arrive, se dressait un village indien, au bord de la rivière, dont les habitants devaient tirer une grande partie de leur subsistance. Le site se reconnaît aux pointes de lances et de flèches, aux ciseaux et autres instruments de guerre, de travail et de chasse que la charrue exhume. On voit un éclat de pierre, à moitié caché sous une motte de terre ; il n'a l'air de rien en apparence, mais si on a suffisamment de foi pour le ramasser, voyez un peu : c'est une relique ! Thoreau¹, qui a l'étrange faculté de trouver ce que les Indiens ont laissé derrière eux, m'initia à cette recherche et, par la suite, je me suis enrichi de quelques spécimens absolument parfaits, si grossièrement ouvragés qu'on aurait dit qu'ils étaient le fruit du hasard. Leur grand charme réside dans ce côté grossier et dans le caractère individuel de chaque article, si différent des productions de la machinerie civilisée, qui façonne tout sur un seul et unique modèle. Il y a également un plaisir exquis à ramasser pour soi une pointe de flèche qui est tombée il y a des siècles de cela et n'a jamais été maniée depuis, et que nous recevons ainsi directement des mains du chasseur peau-rouge, qui visait avec elle son gibier ou son ennemi. Ce genre d'incident redonne vie au village indien et à la forêt qui l'encercle, et ressuscite les chefs et les guerriers couverts de peintures, les *squaws* vaquant à leurs tâches ménagères, et les enfants s'égayant au milieu des *wigwams*², tandis que le petit *papoose* bercé par le vent se balance à la branche d'un arbre. Après avoir contemplé cette vision l'espace d'un instant, difficile de dire si c'est avec un sentiment de joie ou de peine que l'on regarde autour de soi, à la lumière de la réalité,

1. Henry David Thoreau (1817-1862), écrivain natif de Concord et ami de Hawthorne, qui possédait une collection de reliques indiennes et qui consacra dix années de sa vie à recueillir, sur le terrain et dans les livres, des informations sur les Indiens d'Amérique.

2. Sorte de hutte conique construite par les Amérindiens.

et que l'on voit des clôtures de pierres, des maisons blanches, des champs de pommes de terre et des hommes binant avec obstination en manches de chemise, vêtus de pantalons de gros drap. Mais c'est absurde. Le Vieux Presbytère vaut mieux qu'un millier de *wigwams*.

Le Vieux Presbytère ! Nous l'avions presque oublié, mais retournons-y à travers le verger. Celui-ci fut créé par le dernier pasteur, à la fin de sa vie, quand les voisins se riaient de l'homme chenu qui plantait des arbres dont il ne pouvait espérer cueillir les fruits. Et quand bien même cela eût été le cas, la meilleure des raisons qu'il avait de les planter était l'espoir pur et désintéressé d'en faire bénéficier ses successeurs – but rarement atteint par des entreprises plus ambitieuses. Mais avant d'atteindre l'âge vénérable de quatre-vingt-dix ans, le vieux pasteur mangea les pommes de ce verger durant de nombreuses années, et ajouta de l'argent et de l'or à son traitement annuel en revendant le superflu. Il est agréable de songer à lui en train de marcher sous les arbres par les paisibles après-midi du début de l'automne et de cueillir ici et là ce que le vent avait fait tomber, tout en observant que les branches ployaient lourdement, et de calculer combien de barils de farine vides rempliraient ce fardeau. Nul doute qu'il aimait chaque arbre, comme s'il avait été son propre enfant. Un verger est lié à l'humanité, et a tôt fait de s'associer aux affaires de cœur. Les arbres possèdent un caractère domestique ; ils ont perdu la nature sauvage de leurs cousins de la forêt, et se sont humanisés en recevant les soins de l'homme et en contribuant à ses besoins. Les pommiers ont en outre quelque chose de très individuel qui renforce davantage l'intérêt que leur portent les hommes. L'un est aigre et irritable dans ses manifestations ; un autre nous donne des fruits aussi doux que la charité. L'un est pingre et revêche, manifestement peu enclin à céder les quelques pommes qu'il porte ; un autre s'épuise dans une franche générosité. La variété des formes grotesques dans lesquelles se contorsionnent les pommiers produit son effet sur ceux qui les connaissent : ils tendent leurs branches crochues et s'emparent avec une telle force de l'imagination que nous nous en souvenons comme de farceurs et de drôles de types. Et qu'y a-t-il de plus mélancolique que les vieux pommiers qui s'attardent à l'endroit où se dressait jadis une ferme, mais où il ne reste plus aujourd'hui qu'une cheminée en ruine émergeant d'une cave couverte d'herbe folle ? Ils offrent leurs fruits à tous les passants : des pommes qui ont la saveur douce-amère de la morale des vicissitudes du Temps.

Je n'ai pas connu souci plus agréable au monde que de me retrouver, avec uniquement les deux ou trois bouches que j'avais le privilège de nourrir, comme le seul héritier du trésor fruitier du vieux pasteur. Tout au long de l'été, il y eut des cerises et des groseilles, puis vint l'automne avec son immense cargaison de pommes, qu'il faisait tomber sans cesse de ses épaules surchargées tandis qu'il avançait d'un pas traînant. Par les après-midi les plus paisibles, si je tendais l'oreille, j'entendais le bruit sourd d'une grosse pomme tombant sans

un souffle de vent, ne répondant qu'à la pure nécessité de sa parfaite maturité. Et de surcroît, il y avait des poiriers, qui faisaient tomber par terre des boisseaux entiers de lourdes poires, et des pêcheurs qui, quand l'année était bonne, me mettaient au supplice avec leurs pêches qu'on ne pouvait ni manger ni conserver, et dont on ne pouvait se débarrasser qu'en ne ménageant pas sa peine et ses tracas. L'idée d'une infinie générosité et d'une prodigalité inépuisable de la part de notre Mère Nature méritait bien qu'on se donnât toute cette peine. Ce sentiment ne peut être pleinement apprécié que par ceux qui sont nés sur les îles tropicales, où le fruit de l'arbre à pain, le cacao, la palme et l'orange poussent spontanément et offrent une nourriture toute prête, mais il peut l'être aussi par un homme longtemps habitué à la vie citadine, qui s'abîme dans une solitude comme celle du Vieux Presbytère, où il cueille les fruits d'arbres qu'il n'a pas plantés et qui, par conséquent, pour mon goût hétérodoxe, ressemblent le plus à ceux qui poussaient dans le jardin d'Éden. Il y a cinq mille ans, un apophtegme disait que le travail adoucit le pain que l'on gagne grâce à lui. Pour ma part (je ne parle qu'au nom de ma rude expérience acquise en labourant les rudes sillons de Brook Farm¹), je savoure davantage les cadeaux gratuits de la Providence.

Non pas que l'on puisse contester que le léger labeur requis pour cultiver un jardin de taille raisonnable confère un goût aux légumes de la cuisine que l'on ne retrouve jamais dans ceux du maraîcher. Les hommes qui n'ont pas d'enfants, s'ils connaissaient un peu de la félicité de la paternité, planteraient une graine – qu'il s'agisse d'une graine de courge, de haricot, de maïs indien, ou peut-être d'une simple fleur ou d'une quelconque herbe folle ; ils la planteraient de leurs propres mains, et veilleraient sur elle de sa prime enfance jusqu'à la maturité en la soignant. À condition qu'elles ne soient pas trop nombreuses, chaque plante individuelle devient un objet d'intérêt à part. Mon jardin, qui bordait l'allée du Presbytère, était exactement de la bonne dimension. Une heure ou deux de travail dans la matinée, c'était tout ce qu'il exigeait. Mais j'allais lui rendre visite une bonne douzaine de fois par jour, et m'abîmais dans la contemplation de ma progéniture légumière avec un amour que ne pourrait partager ou concevoir celui qui n'a jamais pris part au processus de la création. C'était l'un des spectacles les plus envoûtants au monde que d'observer une butte de

1. Brook Farm était une communauté utopique américaine, fondée en 1841 par George et Sophia Ripley, à West Roxbury, dans le Massachusetts. D'abord inspirée des principes du transcendantalisme, elle se convertit aux théories de Charles Fourier et érigea un bâtiment appelé le Phalanstère, qui fut détruit en 1847 par un incendie, mettant ainsi un terme à l'expérience au bilan mitigé. Hawthorne, moins par conviction que par souci d'économiser de l'argent en vue de son futur mariage, rejoignit Brook Farm à sa création, qu'il quitta quelques mois plus tard. Cette aventure lui inspira son roman *Valjoie* (*The Blithedale Romance*), paru en 1852.

haricots percer le sol, ou bien poindre une rangée de pois juste assez précoces pour tracer une ligne d'un vert délicat. Plus tard dans la saison, les oiseaux-mouches étaient attirés par les fleurs d'une variété particulière de haricots, et ils m'étaient une joie, ces petits visiteurs aériens qui daignaient siroter l'ambrosie céleste dans mes coupes de nectar. Une multitude d'abeilles s'affairaient dans les fleurs jaunes des courges l'été. C'était là aussi une profonde satisfaction, même si, une fois chargées de sucre, elles s'envolaient vers quelque ruche inconnue, qui ne restituerait rien en dédommagement de la prodigalité de mon jardin. Mais j'étais content de semer un bienfait dans la brise passante avec la certitude que quelqu'un en profiterait et qu'il y aurait un peu plus de miel dans le monde pour atténuer l'aigreur et l'amertume dont l'humanité se plaint toujours. Oui, vraiment, ma vie est plus douce grâce à ce miel.

Au sujet des courges d'été, je dois dire un mot de leurs belles formes variées. Elles présentaient une infinie diversité d'urnes et de vases, profonds ou non, lisses ou festonnés, façonnés sur des modèles qu'un sculpteur serait bien inspiré de copier, puisque l'Art n'a jamais rien inventé de plus gracieux. Cette centaine de courges dans le jardin méritent, à mes yeux du moins, d'être immortalisées dans le marbre. Si jamais la Providence (mais je sais que cela n'arrivera jamais) m'attribuait une surabondance d'or, j'en utiliserais une partie pour l'acquisition d'un service en faïence ou de la plus délicate porcelaine, qui aurait la forme de courges d'été cueillies à même les vignes que je planterais de mes propres mains. Comme plats pour servir des légumes, cela serait particulièrement idoine.

Mais il n'y avait pas que l'amour délicat du beau à être satisfait par mon travail dans le jardin potager. Il y avait également un véritable plaisir à observer la croissance des courges à collier d'hiver à partir du premier petit bulbe, avec sa fleur flétrie, jusqu'à ce qu'elles jonchent le sol, grosses et rondes créatures, cachant leur tête sous les feuilles, mais tournant leurs grandes rotundités jaunes vers le soleil de midi. En les contemplant, j'avais le sentiment que par mon intermédiaire, quelque chose avait été accompli qui méritait de vivre. Une nouvelle substance était venue au monde. C'étaient des existences réelles et tangibles, dont l'esprit pouvait s'emparer et se réjouir. Un chou aussi – en particulier le chou blanc qui enfle jusqu'à atteindre une circonférence monstrueuse et voir éclater son cœur ambitieux – est un sujet de fierté quand nous pouvons revendiquer, avec le ciel et la terre, de l'avoir produit. Mais somme toute, le plus grand plaisir intervient quand ces légumes, qui sont nos enfants, fument sur la table, et que nous, tel Saturne¹, nous en faisons notre repas.

1. Dans la mythologie romaine, Saturne, équivalent du Cronos des Grecs, dévorait ses nouveau-nés mâles, de crainte de se voir renversé par un de ses fils, pour respecter

Après la rivière, le champ de bataille, le verger et le jardin, le lecteur commence à désespérer de retrouver son chemin jusqu'au Vieux Presbytère. Mais quand il fait beau, c'est la plus authentique des hospitalités que de le retenir dehors. Je n'ai jamais vraiment fait connaissance avec ma demeure qu'après qu'une pluie maussade m'avait confiné sous son toit. La nature n'aurait pu avoir un aspect plus sombre que celui que je voyais alors depuis les fenêtres de mon bureau. Le grand saule avait pris et retenu dans ses feuilles toute une cataracte d'eau, que les fréquentes rafales de vent secouaient par intervalles. Toute la journée et pendant toute une semaine, la pluie tomba, ploc-ploc, en éclaboussant, flac-flac, des larmiers, et formait bulles et écume dans les bacs sous les jeunes pousses. Les vieux bardeaux défraîchis de la maison et des dépendances étaient noirs de moisissure, et les mousses qui ne dataient pas d'hier paraissaient vertes et fraîches, comme si elles étaient la dernière chose et le dernier ajout du Temps. La surface ordinairement lisse de la rivière était troublée par une infinité de gouttes de pluie ; le paysage tout entier avait l'air détrempe, et donnait l'impression que la terre était aussi mouillée qu'une éponge, tandis que le sommet d'une colline boisée, à environ un mile de distance, était enveloppé dans une brume épaisse, où le démon de la tempête semblait avoir élu domicile et préparer des intempéries encore plus sévères.

La nature n'a ni bienveillance ni hospitalité pendant une averse. Dans la chaleur implacable des journées ensoleillées, elle conserve une secrète miséricorde, et accueille le passant dans les recoins ombragés des bois où le soleil ne peut pénétrer, mais elle ne fournit pas d'abri contre ses orages. Nous tremblons à l'idée de ces endroits profonds et ombragés, ces berges en surplomb, où nous trouvions tant de plaisir durant les après-midi étouffants. Pas la moindre brindille feuillue qui ne nous projette une petite averse au visage. Jetant un regard plein de reproche vers le ciel impénétrable – si tant est qu'il y ait un ciel au-dessus de cette lugubre uniformité de nuages –, nous pouvons marmonner contre le système tout entier de l'univers, puisqu'il inclut l'extinction de tant de journées d'été dans une vie si courte par les sifflements et les postillons de la pluie. Quand il faisait ce temps-là – et il y a fort à parier que cela s'est produit – la tonnelle d'Ève au paradis ne devait être qu'une sorte d'abri morne et paludéen, qui n'avait rien de comparable avec le Vieux Presbytère, lequel offre des ressources aux siens pour tromper un emprisonnement d'une semaine. La seule idée de dormir sur une couche de roses humides... !

Heureux l'homme qui, par une journée d'été, peut se rendre dans une immense mansarde, approvisionnée, comme celle du Presbytère,

la promesse faite à son frère aîné Titan, qui lui avait permis de régner à sa place, que la succession au trône reviendrait à la descendance de ce dernier.

avec le bois que chaque génération a laissé derrière elle depuis une période qui remonte à avant la Révolution¹. Notre grenier était une pièce voûtée, faiblement éclairée par de minuscules fenêtres poussiéreuses ; ce n'était au mieux qu'un crépuscule, et il y avait des recoins, ou plutôt des cavernes, d'une profonde obscurité, dont je n'ai jamais appris les secrets, trop respectueux que j'étais de leur poussière et de leurs toiles d'araignée. Les poutres et les chevrons, grossièrement équarris, avec encore des morceaux d'écorce dessus, et la maçonnerie fruste des cheminées, donnaient au grenier un aspect sauvage et non civilisé, différent de ce que nous avons vu ailleurs dans la vieille demeure paisible et bienséante. Mais sur un côté, il y avait une petite pièce chaulée, qui portait l'appellation traditionnelle de Chambre des Saints, parce que des hommes pieux y avaient dormi, étudié et prié dans leur jeunesse. Avec sa fenêtre unique, son âtre et son cabinet pratique pour faire office d'oratoire, cette retraite surélevée était l'endroit rêvé pour un jeune homme en quête d'enthousiasme solennel et de pieux rêves. Les occupants, à diverses époques, avaient laissé de brèves notes et prières inscrites sur les murs. Pendait également à cet endroit un rouleau de toile flétrie en lambeaux, qui, après inspection, s'avéra être le portrait ouvragé à grands traits d'un pasteur en perruque, rubans et toge, une Bible à la main. Quand je tournai son visage vers la lumière, ses yeux me regardèrent avec cet air d'autorité que les hommes de sa profession prennent rarement de nos jours. Le modèle avait été pasteur de la paroisse il y a plus d'un siècle, un ami de Whitefield², et presque son égal en matière d'éloquence fervente. Je m'inclinai devant l'effigie du digne ecclésiastique, et j'eus l'impression de me retrouver nez à nez avec le fantôme qui hantait le Presbytère, comme il y avait toutes les raisons de le craindre.

Les maisons qui ont quelque ancienneté en Nouvelle-Angleterre sont si invariablement possédées par des esprits qu'il ne vaut guère la peine d'y faire allusion. Notre fantôme poussait de profonds soupirs dans un recoin particulier du salon, et froissait parfois du papier, comme s'il méditait un sermon dans le long vestibule à l'étage – où il demeurait néanmoins invisible, en dépit du beau clair de lune qui tombait par la fenêtre donnant sur l'est. Il n'est pas improbable qu'il souhaite que j'édite et publie un choix tiré d'un coffre plein de discours manuscrits qui se trouvait dans le grenier. Une fois, alors qu'Hillard³ et d'autres amis étaient assis à parler avec nous au crépuscule, on entendit un bruissement, comme celui de la toge de

1. Autrement dit avant 1776.

2. George Whitefield (1714-1770), prêtre anglican venu évangéliser l'Amérique, considéré comme l'une des figures majeures du méthodisme.

3. George Stillman Hillard (1808-1879), écrivain et avocat américain, à qui Hawthorne louait une chambre quand il travaillait aux Douanes, à Boston, en 1837.

soie d'un pasteur, filant au beau milieu de notre compagnie, si près qu'il en effleurait presque les chaises. Mais on ne voyait toujours rien. C'était une tout autre affaire que celle du fantôme d'une servante, que l'on entendait dans la cuisine au beau milieu de la nuit, en train de moudre du café, de cuisiner ou de repasser – de vaquer, en bref, à toutes sortes de tâches domestiques – bien que, le lendemain matin, on ne pût voir aucune trace de ce qui avait été fait. Quelque charge négligée incombant à sa domesticité, quelque col ecclésiastique mal amidonné dérangerait la pauvre demoiselle dans sa tombe et la contraignaient à travailler sans percevoir de gages.

Mais foin de cette digression. Une partie de la bibliothèque de mon prédécesseur était entreposée dans le grenier – ce qui n'est pas l'endroit le moins inapproprié pour accueillir ce matériel si fastidieux figurant dans la majorité des volumes. Les vieux livres n'auraient rien rapporté lors d'une vente aux enchères. Dans ce vénérable grenier, cependant, ils possédaient un intérêt patrimonial, qui n'avait rien à voir avec leur valeur littéraire, car un grand nombre avait été transmis par toute une succession de mains consacrées depuis le temps des puissants pasteurs puritains. On pouvait lire à l'encre passée sur leurs feuilles volantes les autographes de noms célèbres, et il y avait des observations marginales ou des pages intercalées étroitement recouvertes d'une sténographie manuscrite illisible, cachant peut-être des sujets d'une vérité et d'une sagesse insondables. Le monde n'en profitera jamais. Quelques-uns de ces ouvrages étaient des in-folio en latin, écrits par des auteurs catholiques ; d'autres, en bon anglais, démolissaient le papisme comme à coups de masse. Une dissertation sur le Livre de Job – que seul Job en personne aurait pu avoir la patience de lire – remplissait au moins une vingtaine de petits in-quarto épais, à raison de deux ou trois volumes par chapitre. Puis il y avait un vaste corpus d'in-folio sur la théologie – un corpus trop corpulent, pouvait-on craindre, pour appréhender l'élément spirituel de la religion. Les volumes de cette sorte avaient plus de deux cents ans, et étaient généralement reliés en cuir noir, ce qui leur donnait précisément cette apparence que nous attribuons aux livres de sorcellerie. D'autres, tout aussi anciens, était d'une taille faite pour être transportés dans les poches des grands gilets d'antan : tout petits, mais aussi noirs que leurs frères plus imposants, et abondamment pourvus en citations grecques et latines. Ces petits volumes anciens me donnaient l'impression d'avoir été conçus pour être plus grands, mais avaient été malheureusement stoppés à un stade précoce de leur croissance.

La pluie crépitait sur le toit et le ciel s'assombrissait à travers les fenêtres poussiéreuses du grenier, tandis que je circulais au milieu de ces vénérables ouvrages à la recherche d'une pensée vivante qui brûlerait comme un charbon ardent ou brillerait comme une gemme inextinguible sous les morts oripeaux qui l'avaient longtemps cachée.